

J'aimai peu la *Salomé* de M. Mariotte qui tenta de moraliser musicalement le drame scabreux et sanglant d'Oscar Wilde, et, après avoir assisté à deux superbes exécutions consécutives, il me semble que j'aime peut-être encore moins celle de M. Richard Strauss qui insista avec une complaisance presque sadique sur le cas spécial de la vierge perverse. Mais je dois reconnaître la puissance sensuellement évocatrice de l'œuvre et avouer qu'elle m'a causé une très violente émotion. Lorsqu'en 1907 ce drame lyrique fut pour la première fois représenté à Paris, sur la scène du Châtelet, j'ai dit¹ de quelle qualité était l'émotion qu'il provoquait, et j'ai retrouvé hier les sensations malsaines que la maîtrise seule de M. Richard Strauss pouvait faire accepter grâce à l'énormité de sa réalisation musicale qui place cet hystérique épisode hors de la nature, dans le domaine exceptionnel de la monstruosité. Pour arriver à ce résultat excessif, le compositeur, M. Richard Strauss, n'a pas trouvé des thèmes étranges ni même originaux. Ceux qui lui ont servi à édifier son œuvre sont, pour la plupart, d'une vulgarité qui surprend, quand on les détache de l'ensemble symphonique. L'invention mélodique n'est pas la qualité dominante du compositeur de *Salomé*. Mais il a le génie de la sonorité, et c'est d'elle qu'il tire tous les effets si variés, si irritants, si prenants, si tragiques, si somptueux dont sa partition est remplie jusqu'à la pléthore. Parfois on crierait: assez, comme au spectacle angoissant d'une acrobatie périlleuse. Cet homme a le talent de tendre jusqu'à la douleur les nerfs de son auditoire, et son orchestre est le moyen qui lui permet de parvenir à ses fins voluptueuses ou cruelles. Son orchestre est un monde aux nuances infinies. Il sait où trouver le timbre qui viendra d'une seule note pimenter un accord et lui donner une saveur passagère qui en transforma le goût habituel. Ici c'est un frôlement, là un battement, plus loin un grincement ou un souffle glacé qu'on croirait avoir entendu expirer contre notre // 393 // chair. Ne cherchez pas à quel instrument il a demandé ce bruit, ce murmure ou ce chant. Vous ne sauriez le devenir. Cet homme, avec une habileté merveilleuse et souvent diabolique, détourne de leur emploi les éléments de l'orchestre. Il les débauche en quelque sorte et il en obtient ce qu'il exige pour donner à sa symphonie le frisson nouveau qui lui était nécessaire. Avec une joie féroce de flagellant il porte la sonorité instrumentale à son paroxysme, comme dans un délire, mais un délire dont avec une science effarante le maître dirige et dose la crise. Parvenu à ce sommet d'intensité où, haussée d'un degré, la musique cesserait d'être de la musique pour devenir du vacarme, l'orchestre, sous la main despotique de M. Richard Strauss, brusquement et sans heurt cependant, suspend sa course à l'abîme, son superbe fracas, pour se reposer dans la lenteur et la grâce. Et je ne sais pas ce qu'il y a de plus vertigineux de cet emportement sonore ou de cet apaisement subit, désiré pourtant, mais dont la rapidité produit comme un choc de douceur dans tout l'organisme surexcité. C'est prodigieux. Mais on regrette que de si splendides moyens soient employés pour un drame dont la réalisation musicale, poussée à ce point de perfection minutieuse et outrancière à la fois, va, pour l'auditeur malgré lui subjugué, jusqu'au cauchemar, jusqu'à la gêne même. Après deux heures d'un pareil spectacle on sort de là le cerveau vidé comme au lendemain d'une ivresse causée par la surprise de boissons aux goûts

¹ *Courrier Musical* du 15 mai 1907.

contraires habilement mélangés, amertume et saveur veloutée, provoquant une excitation factice et mauvaise. Et, désireux de chasser les fumées de cette orgie, on songe à quelque belle page d'un Bach ou d'un César Franck dont le souffle vivifiant emplirait notre âme d'un air plus sain et plus pur.

Il est incontestable que cette œuvre, grâce à sa puissance et à son originalité symphonique, devait être accueillie à notre Académie Nationale comme en tout théâtre s'intéressant aux productions curieuses et fortes de la musique, mais il est aussi à désirer qu'elle ne fasse pas école. Que nous donneraient les imitateurs qui d'un modèle ne s'approprient souvent que les défauts?

Dans ce drame lyrique il n'y a qu'un rôle, et on comprend que Mlle Mary Garden ait tenu à en être la première interprète française. Il est sa plus remarquable création depuis celle de Mélisande. Peut-être pourrait-on dire qu'au début de l'œuvre elle montra des mouvements trop saccadés, une agitation trop continue, que sa voix manquait de force pour lutter contre la tempête orchestrale au dessus de laquelle doit planer son chant. Mais je ne vois pas, parmi les cantatrices de l'Opéra, celle qui aurait pu nous représenter comme elle la vierge capricieuse, féline, troublante et hystérique (lâchons le mot), aux yeux clairs, à la figure de luxure, aux gestes inquiétants, à la voix caressante et cruelle. Dans la danse des voiles, son visage exprima, ses regards reflétèrent, son corps rythma la volupté que chantait, hurlait, miaulait, exhalait, suait l'orchestre de M. Richard Strauss.

Parmi les autres interprètes de cette œuvre il faut mettre au premier rang M. Muratore qui rendit de façon très saisissante les fureurs, les lâchetés et les charnelles convoitises d'Hérode. M. Dufranne chanta d'une voix puissante mais un peu lourde les menaces prophétiques d'Iokanaan. Mmes Le Senne, Bailac, MM. Dubois, Fabert, Nansen complétaient un ensemble excellent. Sous la direction de M. André Messager, l'orchestre de l'Opéra fut ce qu'il sait être aux grands soirs et ce qu'il ne s'efforce pas assez de demeurer aux jours ordinaires. Toute la gamme des nuances, du mélodieux murmure à la révolte sonore, fut par lui chanté supérieurement.

LE COURRIER MUSICAL, 15 mai 1910, pp. 392-3.

Journal Title:	LE COURRIER MUSICAL
Journal Subtitle:	
Day of Week:	dimanche
Calendar Date:	15 mai 1910
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	
Year:	
Series:	
Pagination:	392 à 393
Issue:	
Title of Article:	La «Salomé» de Richard Strauss à l'Opéra
Subtitle of Article:	
Signature:	Victor Debay
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	
Cross-reference:	15 mai 1907